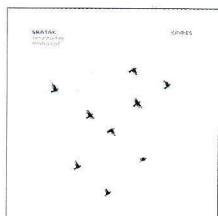


## À propos de... deux albums avec Bertrand Denzler

PAR JOËL PAGIER

### SBATAX (DENZLER/GERBAL) SPIRES

UMLAUT RECORDS, CD, UMFR-CD43 – 2023



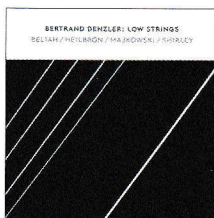
Sbatax est un engin lancé à pleine vitesse dans le flux d'une autoroute dont rien ne semble pouvoir interrompre la course folle, sinon l'épuisement. À peine effleurés par les baguettes

d'Antonin Gerbal, tambours et cymbales tracent sur le bitume une ligne droite que les rares accidents de la chaussée dévient parfois de sa trajectoire, mais dont l'urgence rétablit aussitôt la linéarité impatiente. Autour de cet axe vertigineux, le sax ténor de Bertrand Denzler gravite en cercles concentriques de plus en plus proches comme, dans l'intitulé du duo, le « bat » s'inscrit à l'intérieur du « sax ». Il est donc tout à fait probable que les deux bolides enflamment l'atmosphère par la récurrence de leurs contacts et la chaleur des étincelles jaillissant de leur carlingue. Si la rencontre du souffle brûlant et des percussions insatiables évoque l'espace interstellaire de Coltrane et Rashied Ali, nous sommes loin, pourtant, de ce *free* débridé où les peaux et le cuivre, mus par une scansion pneumatique, propulsaient les antennes obsessionnelles du saxophoniste au-delà du cosmos, jusqu'aux limites spirituelles de l'acte créatif. La quête perpétuelle de la transe selon Antonin Gerbal emprunte des chemins plus étroits, longés de tunnels obscurs et qui exigent une concentration telle que le moindre écart entraînerait aussitôt la catastrophe. C'est en cela même que le choix de la vitesse, ajouté à la proximité des instruments, paraît inconcevable et tient de la performance au sens où le comportement des deux artistes comprend une part de danger. S'ils ne veulent pas disparaître dans le décor, chaque geste doit être contrôlé. La transe ne réside pas dans l'oubli du présent, mais dans une présence à l'instant démultipliée par autant de frappes et de doigtés qu'une telle vélocité peut en exiger. Palpable dès les premières secondes, l'urgence ne cède jamais et alimente le désir d'une fuite en avant considérée comme principal enjeu de cet échange sous haute tension. Les *Spires* développées au fil de l'improvisation par Bertrand Denzler n'apparaissent pas non plus comme les parties d'une seule spirale enroulée dès l'origine autour de son centre en mouvement. Il s'agit plutôt de fragments sans cesse recommencés, dont l'étude passe par une tentative d'épuisement de toutes les possibilités de leur déplacement : d'avant en arrière et d'arrière en avant, au plus près de l'axe ou s'en éloignant, filant vers leur résolution ou hoquetant à chaque tour, montant ou descendant... À force d'essais et de détournements,

d'attaques résolues ou de glissements progressifs vers leur réalité la plus tangible, le saxophoniste établit un *corpus* de tous leurs déplacements possibles, et peut dès lors se livrer à l'analyse de leur identité structurelle, comme des éventuelles directions où pourraient les entraîner leurs dispositions naturelles, l'inclinaison de l'axe dans un sens ou dans l'autre, ou l'extension à bout de souffle de leur longévité. Cette projection vers une éventuelle intensification du propos s'avérera d'ailleurs l'objet de la seconde pièce, au cours de laquelle le duo étirera encore la durée de chaque occurrence pour mieux appréhender l'orientation tous « Azimuths » de ces lambeaux de droite au bord de l'asphyxie. Obstinément inventif jusqu'au bout des deux pièces, le batteur lui-même épuisera toutes les combinaisons envisageables de son geste, pour mener à son terme l'exploitation du cercle dont les spires sont issues, et la perspective fantasmée de leurs impossibles limites.

### BERTRAND DENZLER LOW STRINGS

CONFRONT CORE SERIES, CDR/DL, CORE 29 – 2023



Si les *Spires* de Sbatax s'apparentent à la fuite éperdue de points trouant l'espace, le carré de basses réuni par Bertrand Denzler pour sa composition *Low Strings* définit les contours d'une surface animée par un mouvement permanent. La gravité des cordes impliquées dans le tissage de cette trame confère à ses reflets un obscur chatolement, la noire luminescence d'un toit d'ardoises au couchant. L'amour de Bertrand pour la contrebasse n'est pas une nouveauté. L'une des principales raisons pour lesquelles il composa *Basse seule*, enregistrée en 2018 par Félicie Bazelaire, consistait à entendre ce qu'il aurait pu obtenir d'un tel instrument s'il avait su en jouer. Pour *Low Strings*, il multiplie par quatre la sourde vibration et confie à autant d'artistes le soin d'entrer en résonance. On ne sait jamais trop ce qui l'emporte dans le choix de musiciens : la technique et le jugement, sans doute, l'intelligence et la sensibilité, l'audace et la disponibilité, la capacité, encore, à travailler ensemble pour que prennent vie et gagnent en autonomie les signes écrits sur le papier... La seule certitude demeure l'essentialité de ce choix et l'inéluctabilité de ses conséquences. *Low Strings* est unique parce que ce sont Sébastien Beliah, Jon Heilbron, Mike Majkowski et Derek Shirley qui lui ont donné chair, au point de disparaître eux-mêmes dans la matière meuble qu'ils avaient créée. Dès lors, on ne parlera plus de carac-

tere individuel, mais d'une seule masse composite qui impose, dès l'ouverture, l'évidence de sa quête. Les archets creusent la dureté d'un anthracite qui s'effrite et devient poussière volatile, immiscée dans chaque recoin de l'espace. Il n'y a pas de vide dans cette musique, aucun silence permet tant à l'atmosphère qui se raréfie de se renouveler, mais il y a ce mouvement qui préserve de l'asphyxie. Si l'on n'entend jamais l'attaque du crin sur l'acier, l'encre des vagues roulant sur elles-mêmes et glissant l'une sur l'autre en un tuilage permanent assure la vivacité de formes en constant bouleversement, susceptibles, entre deux métamorphoses, de recueillir un peu de cet air nécessaire à leur pérennité. Comme dans un tableau de Soulages, la noirceur évolue dans son apparente immobilité, se heurte au relief de sa propre matière et laisse fuser un rayon de lumière, qui fugitivement éclaire le visage de son contemplateur. En dépit de sa nature minérale, résolument charbonneuse, le drone étiré par les quatre bassistes témoigne de sa vitalité par le geste même de la survie. Ce besoin d'air pousse les masses au contact, et de ce frôlement indispensable naît l'organicité latente de pièces étonnamment fragiles, dont la sensibilité s'exacerbe à mesure qu'elles avancent et acquièrent peu à peu la fluidité de l'étoffe. Tandis que battent une à une les pulsations induites par la proximité des harmoniques naturelles, la pierre devient soie, l'ample résonance des cordes tendues sur le bois démultipliant encore son improbable souplesse. De solos de ténor en ensembles à cordes et grands orchestres contemporains, Bertrand Denzler continue d'éprouver l'impossible immobilité des ondes et l'impétuosité des turbulences s'y dissimulant. C'est par cette apparente contradiction, qui le définit lui-même avec tant de justesse, que le compositeur délivre une musique aussi unique qu'indispensable, fondée sur la réalité de concepts fondamentaux, ininterrogeables à l'envi.